

La patrie suisse

Autor(en): **R.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 23

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221874>

Nutzungsbedingungen

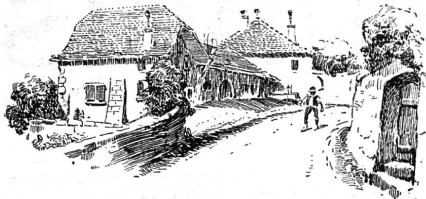
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



JEAN-LOUIS

JEAN-LOUIS est le type du vrai, du pur, du bon Vaudois, avec toutes ses qualités et tous ses défauts, comme le sobriquet de Michel est la désignation de l'Allemand large et bouffi, John Bull celle de l'Anglais rubicond et ventru, Jonathan celle de l'Américain sec et long, et Marianne celle de la Française déléguée. Or, il y a quelques années, la physionomie la plus populaire de la campagne vaudoise était, non pas un Jean-Louis conventionnel, mais un Jean-Louis véritable, en chair et en os, dont les parents, en le dotant de ce nom national, prévenaient sans doute la glorieuse destinée.

Né dans l'« autre » siècle, ce Jean-Louis avait très peu fréquenté l'école et je crois même que le maniement de la plume et de l'encre était demeuré pour lui un secret sur lequel il ne voulait jamais lever le voile. La plume restait à ses yeux le symbole d'un aiguillon venimeux et l'encre lui paraissait être une sombre invention de l'esprit des ténèbres. Mais, cette ignorance, qui constituait sans contredit une lacune dans ses connaissances intellectuelles, ne l'empêchait pas d'être en relations suivies avec une grande partie de la population du canton et bon nombre d'habitants d'autres contrées, ceci à cause de son aptitude à déchiffrer les mystères des maladies. D'un peu partout, on l'appelait ou l'on venait à lui, car l'humanité souffrante, si elle fait moins de bruit que celle qui s'enivre de narcotiques de tous genres, n'en existe pas moins dans toute sa triste réalité.

Pour l'intelligence de cette histoire, il est nécessaire de mentionner ici le fait que notre Jean-Louis avait hérité de sa grand-mère paternelle le don exceptionnel de ressentir momentanément dans sa propre chair le mal qui affligeait toute personne dont il avait l'occasion de serrer un instant les poignets dans ses mains. Si le sujet souffrait de l'estomac, des nerfs, de la bile, du foie, s'il dépérissait par suite d'hydropisie ou possédait un cœur vieillot et crasseux qui lui occasionnait de mauvais moments, notre homme ressentait sur le champ les mêmes symptômes que le malade et par une affinité nerveuse extraordinaire il parvenait, assure-t-on, à déterminer le foyer exact du mal et sa nature. Il indiquait même les plantes qu'il jugeait propres à guérir la maladie ou à soulager le patient. Cependant, Jean-Louis n'avait rien de ces charlatans ou de ces fabricants de dupes, tels qu'il en existe des centaines dans le domaine de la médecine populaire. Bien qu'avec le temps sa seule occupation ne consistât plus qu'à diagnostiquer les cas de maladie les plus divers, il le faisait tout bonnement comme la chose la plus naturelle, sans chercher à s'imposer ou à spéculer sur la bourse des gens et sur la bêtise humaine, ce capital immense qui s'offre si libéralement au premier venu, à condition que celui-ci ait la langue bien pendue et qu'il sache faire les gestes voulus.

Il n'est pas de mon ressort de me prononcer sur le caractère des facultés médicales de Jean-Louis, mais je tiens de source digne de confiance que son diagnostic se révélait fréquemment plus juste que celui de disciples d'Esculape et qu'il fit des cures où d'autres, mieux outillés du point de vue scientifique, avaient échoué complètement. Quoiqu'il en soit, on ne pouvait pas lui dénier une parfaite bonne foi et sa réputation était à tel point répandue que, dans les grands caravansérails de Lausanne, des hôtes auréolés de titres nobiliaires ne dédaignaient aucunement d'avoir recours à ses conseils. J'avoue que l'apparition de cet homme timide, sans apprêt, au costume et au langage rustiques, en face d'une comtesse imposante, dans un salon au parquet ciré ou aux tapis

moelleux, a tout l'air d'un anachronisme invraisemblable. Et pourtant, la chose s'est produite plus d'une fois.

Un de nos médecins de campagne, le docteur X., un bon vivant, parfaitement sain de corps, mais que ses longues courses sur des routes poussiéreuses poussaient à chopper parfois plus que de raison, résolut de mettre à l'épreuve Jean-Louis, lequel il tenait pour un vulgaire imposteur. Ne se connaissant personnellement ni l'un ni l'autre, X. pensait que la tentative avait bien des chances de réussir et qu'elle permettrait de confondre le donneur de bons conseils. Par un bel après-midi du mois de mai, X. se rendit à l'auberge de Ch... où, certains jours, Jean-Louis assignait rendez-vous aux personnes qui désiraient lui parler. Quand ce fut son tour de tendre les poignets, le docteur X. le fit en soupirant longuement, profondément, et en se donnant l'air languoureux d'un homme souffrant. Après avoir enserré dans ses petites mains les poignets qui se tendaient vers lui, Jean-Louis, au bout de 3-4 minutes de recueillement, déclara ceci :

— Monsieur, il ne vous manque rien ; mais, mais... il y a quelque chose quand même, écoutez-moi, vous buvez trop, cela pourrait vous jouer un mauvais tour plus tard !

Le docteur X. se retira en murmurant dans sa barbe un gros jurement qui, transcrit en langage moins grossier, avait la portée d'un compliment en l'honneur de la diagnose Jean-Louisienne !

Aimé Schabzigre.

La Patrie Suisse. — C'est un numéro très réussi que nous envoie la « Patrie Suisse » (No 942, 30 mai). Il nous apporte une quantité de choses intéressantes autant que variées : l'abbé Joseph Bovet, le compositeur fribourgeois, et son groupe choral ; la réception que la ville de Monthey a faite à M. Pierre Barman, le soir de son élection à la présidence du Grand Conseil valaisan ; la fête des costumes de la Gruyère ; le concours hippique de Genève ; la ligne aérienne du Jura, avec un avion arrivant avec 530 kilos d'or ; une monographie abondamment illustrée de la ville de Nyon ; la curieuse église de Bretonnières de beaux dessins d'Alexandre Blanchet ; M. Marconi et sa femme ; la page étrangère ; la page de mode, etc. R. T.

LE SECRET DE BELLE-MAMAN

LA plus gentille et gracieuse des nouvelles épouses plaçait l'autre jour dans les mains de son jeune et heureux mari un parapluie qui ne brillait ni par sa forme, ni par sa couleur.

Au regard quelque peu déçu de son précieux conjoint, la tendre dulcinée répond par ces mots : — Comme tu vois, Albert, il n'est pas tant, tant beau ! mais il est pratique ; maman nous en a fait présent parce qu'il est un souvenir de famille dont la valeur est supérieure à l'apparence. Je te le confie, voyant le ciel s'assombrir et persuadée que par respect pour la bonté de maman, tu le soigneras comme la prune de tes yeux ! Il s'ouvre très facilement, sans la moindre difficulté et pour la fermeture un mouvement spécial suffit ! tiens ! regarde ! — tu presses à cet endroit : ainsi et ainsi !... tu vois, il est fermé ! C'est maman qui m'a enseigné cette manipulation ! ne l'oublie pas et aussi, aie bien soin de ce souvenir qui doit t'être sacré autant qu'à notre famille dont tu fais maintenant partie !

Albert n'a pas l'air enchanté de l'honneur qui lui advient, mais enroulé, en le serrant fortement, l'objet qui lui est confié, le passe sous son bras, fait de tendres adieux à sa compagne et court pour vaquer à ses affaires et revenir au plus tôt !

Il n'avait pas fait cent pas que le nuage se promenant là-haut depuis un certain temps, se met en action et Albert, sans enthousiasme, déroule son riflard !

Il n'y a pas à dire, songe-t-il bientôt : les belles-mères, malgré tout ce qu'on en raconte peuvent encore avoir du bon ! Et quel cœur d'or la mienne possède !... sans son souvenir de famille, je serais actuellement dans de beaux draps, préservé seulement par un parapluie, demi-ombrelle de ma femme ou par le mien qui depuis longtemps a une baleine cassée !

Ah ! ma bonne petite femme, quelle inspiration elle a eue en me pourvoyant du « souvenir de famille ».

Albert arrive au but de sa course : il va entrer dans la banque où il a une affaire à régler : s'apprête à fermer son parapluie et songe au mouvement signalé par sa sage petite compagne elle a dit : « ainsi et ainsi » et c'est fait !

Voyons ! « Ainsi » et puis encore « ainsi », rien n'y fait ! — grand ouvert il est ; grand ouvert il reste ! — Oh ! belle-maman ! que n'as-tu mieux étudié votre secret et surtout, que n'as-tu pas vous à mes côtés pour m'indiquer l'endroit exact où je devrais poser mon doigt !...

C'est à en perdre la raison, car la honte mène : ne viens-je pas d'entendre un passant dire à son compagnon : « En voilà un qui a du peine à s'arranger avec son riflard ! » O divinités ! gens mal en point, inspire-moi donc le mouvement de bonne maman, afin que je puisse fermer mon maudit cadeau !

Albert dépasse la banque : comment y enrait-il avec cette machine ouverte ? et une dans le vestibule quel air aurait son parapluie baleines déployées, posé à côté du porte-pluies ? Ceux qui le verraient accomplir ce dépôt, ne le prendraient jamais pour un homme jeune marié, mais bien pour un pauvre détre.

Poursuivant sa route sans entrer à la banque il sent la chaleur du soleil revenue, pénètre dans son abri protecteur et la sueur coule sur son visage !

Les gens penseront peut-être que je le tiens vert pour le sécher, se dit-il pour se rassurer.

Il va, revient sur ses pas, ayant à cœur l'affaire de banque et, sans avoir l'air de rien tente de nouveau le mouvement de fermeture « ainsi » et « ainsi » : « c'est fait » a dit ma femme se conformant à l'instruction maternelle.

Mais, c'est toujours la même chose et contentement au héros de la fable, disant : « Sésame ouvre-toi ! » je murmure dans mon désespoir « riflard de malheur, ferme-toi ! »

Il ne pleut plus ! et pourtant, sous mon parapluie grand ouvert, je me sens inondé par tout corps et des gouttes d'eau chaude coulent sur mon visage ! — Hélas ! j'en suis venu, sous les regards rieurs des passants à transpirer... et maintenant ne le croira pas, à pleurer de rage et de honte.

Mes essais recommencent, doublés par le espoir : « ainsi » et « ainsi ». Oh ! belle-maman que n'êtes-vous là pour actionner votre mouvement et me sortir de la situation ridicule où je vois réduit !

Et quel bout de chemin à refaire pour atteindre mon logis ! à me voir sous cet antique et freux parapluie courir, furieux et confus tout tour, il pourrait m'arriver de pires choses encore être questionné sur mes allures, que sais-je ?

Aussi, hâtons-nous ! courons, sans regarder à droite ni à gauche et assez vite pour que personne ne puisse se moquer de mon parapluie venu si ridicule ! Oh ! j'en juge assez par les regards amusés qui s'arrêtent sur lui et sur moi.

Ah ! oui, courons de toutes nos forces afin que ma chère petite femme puisse m'enseigner le fond le secret de belle-maman ! — Là se termine mon salut !

Et dire que l'on voit encore des êtres assez naïves pour se plaindre des belles-mères !

C. R.

Au Palais. — Un avocat cause vivement avec un collègue.

— Pardon !... pardon ! Ce n'est pas à moi qu'il faut venir dire que votre nouveau client, M. Q..., n'est qu'un escroc... Je le connais bien, moi... Je l'ai fait quitter dans le temps !

GASCONNADES DE CHEZ NOUS

LOION n'est ni Marseillais ni Gascon, mais bien Vaudois authentique et de bon tempérament, son père étant de Rio Graubon et sa mère de Bümplitz ! Malgré toute cette pondération atavique, il sait pincer-sans-rire à l'occasion.

Un jour, au coulage, son voisin Marc, porteur de lait, était en train de « bluffer », selon son habitude, au milieu du cercle des porteurs de lait.

— J'ai dans ma vérandah, disait-il, un tableau représentant une grappe de raisins si bien im-